CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
205e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE

PAR

M. ÉDOUARD PLOUVIER



REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 12 JUIN 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ANGELO DAROVÈZE, poëte	MM. MAILLART.	ROSALINDE, sous le nom de la princesse Rosa.	Mmes AUGUSTINE BROHAN.
GARIFU (Anafesto-Anafesti) son camérier. . .	GOT.	CLÉOSINA	FAVART.
FORABOSCO.	BACHE.	Masques, Domestiques	

La scène se passe à Venise.

ACTE PREMIER.

Une chambre dans l'appartement le plus haut d'un vieux palais vénitien. Architecture mêlée où le style sarrazin domine. Vieilles tapisseries ou peintures à fresques. A droite et à gauche, le second plan est coupé. Dans ce plan, à droite, une porte d'entrée; à gauche, une porte d'intérieur. Au premier plan, deux consoles se faisant face. Sur celle de droite, un buste de Virgile couronné de laurier-rose. Sur celle de gauche, une vieille horloge, et près de la console, sur le devant de la scène, une table recouverte d'un tapis et chargée de livres et de papiers; sur cette table, une lampe allumée; dessous, une corbeille à papiers visible. Une autre petite table portative. Au fond, trois fenêtres ouvrant sur une terrasse qu'on voit se prolonger à droite et à gauche. Un fauteuil près de la grande table, une chaise sur la droite, et pas d'autres siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGELO, GARIFU. Angelo est assis devant le guéridon, Garifu se tient debout.

GARIFU.

Achevez cette bécassine, maître.

ANGELO.

Je ne mangerai plus de bécassine, mon cher camérier.

GARIFU.

Appelez-moi donc votre valet! Qui dit camérier dans notre Italie, dit officier de chambre, et en votre qualité de poëte, c'est tout au plus si vous avez une chambre!... Ah! si votre père vous eût laissé en héritage d'autres biens que ses biens confisqués! vous habiteriez votre propre palais et vous n'auriez pas été obligé de louer au dernier étage du palais d'autrui cet appartement encore trop riche pour vous... malheureusement!... Ne revenez-vous pas à ce turbot que Boccace aurait fêté?

ANGELO.

Non, mon valet.

GARIFU.

Au moins, buvez encore un verre de vin de Chypre.

ANGELO.

Non, Garifù.

GARIFU.

Alors, allumez un de ces cigares de Trieste!

ANGELO.

Non! si je le commençais, je voudrais le finir et cela retarderait...

GARIFU.

Quoi?

ANGELO, se levant.

Mon... mon départ.

GARIFU.

Où donc allez-vous?

ANGELO, tirant de sa poche un petit pistolet.

Je ne sais pas.

GARIFU, emportant le guéridon à droite.

Vous accompagnerai-je?

ANGELO.

Si tu veux. (Il prend sur la grande table ce qui est nécessaire et se met en devoir de charger son pistolet.)

GARIFU.

Ah! ah! encore vos idées funèbres!

ANGELO, continuant son opération.

Ce ne sont point des idées funèbres, Garifù! c'est un grand amour des voyages, et... (montrant le pistolet chargé) mon passe-port est là dedans.

GARIFU.

Et vous m'apprenez cela tout bonnement, de la façon dont vous me diriez : Garifù, je vais à la comédie?

ANGELO.

C'est que je vais en effet à quelque comédie... pour regarder derrière la toile. Et puis, voilà assez longtemps que je mûris cette idée pour pouvoir l'exprimer tout bonnement, comme tu dis.

GARIFU.

Et vos œuvres inachevées?

ANGELO.

Tu les finiras, et tu les vendras si tu peux. Je te laisse tout ici, c'est signé. Le papier est là.

GARIFU.

Il est vrai, seigneur poëte, que, vous mort, vous valez cent pour cent de plus, c'est quelque chose! et je vous remercie... mais... je ne vous crois pas plus robuste que moi! je peux vous arracher ce joujou.

ANGELO.

M'arracheras-tu ma résolution? voilà l'arme certaine! Tu peux surveiller comme un condamné à mort ton condamné à vivre; mais ça t'ennuiera bien, mon pauvre Garifù, toi qui t'es habitué à aller tous les soirs au café Florian!... Et puis, quoi!... ta paresse cédera au sommeil, et alors qui m'empêchera d'aller m'étendre dans les flots bleus de notre Adriatique, ou de m'élancer dans l'inconnu par ce balcon? ou de serrer ma cravate un peu plus fort que de coutume? ou de...

GARIFU.

Mais pourquoi voulez-vous mourir?

ANGELO.

Pourquoi? Ah! voilà une idée bizarre que de demander à un homme pourquoi il se tue!...

GARIFU.

Excusez mon indiscrétion! Tenez, je renonce pour vous à aller ce soir à Florian!... et je vais vous servir d'un café tel que, votre muse aidant, vous entendrez chanter en vous des *Jérusalems délivrées* et des *Rolands furieux*.

ANGELO.

Tu tiens donc à ce que je vive!...

GARIFU.

Ça ne me serait pas désagréable.

ANGELO.

Tu es devenu bien contrariant!

GARIFU, apprêtant le café.

Je serais aise de savoir pourquoi, voulant vraiment mourir, vous m'en avez prévenu.

ANGELO.

Ah! parce qu'il y a dans nos natures un misérable besoin de parler et d'agir comme sur un théâtre; nous acceptons la vie comme un rôle, et nous voulons mourir en beaux comédiens...

GARIFU.

Du moment que vous me faites public, j'ai le droit de siffler...

ANGELO.

Siffle donc, foule insolente!

GARIFU.

Non! pour m'en ôter l'envie, redites-moi donc votre dernier sonnet?

ANGELO.

Non, Garifù! assez de sonnets!... A quoi bon les sonnets, la poésie, les rimeurs?

GARIFU, à part.

Poëte qui refuse de dire ses vers : homme bien malade! (Haut.) A quoi bon? Oubliez-vous cette pensée d'un poëte français, que vous avez rimée pour qu'on s'en souvînt mieux :

La nation est un navire
Où tout marin fait son travail,
Et prend place, pour le conduire,
Aux mâts, à l'ancre, au gouvernail.
Comme un pilote sous les voiles,
Les yeux perdus au firmament,
Le poëte dans les étoiles
Lit le chemin du bâtiment.

(*Il vient offrir le café à Angelo.*)

ANGELO, sans le prendre.

Bah!... les passagers sont des idiots; le navire n'avance point, la mer m'ennuie. Je ne tiens plus à faire le pilote, et, passager obscur, je me jette à la mer! Allons, fais-moi tes adieux, et va-t'en!...

GARIFU, s'échauffant peu à peu.

Par la corne des doges! voilà une exorbitante folie! (Il boit le café.)

ANGELO.

Monsieur mon valet!

GARIFU.

Je ne suis plus votre valet! je redeviens libre citoyen de Venise! et noble, vous le savez bien, d'une noblesse qui humilie la vôtre!...

ANGELO.

Je le sais, monseigneur!

GARIFU, s'animant.

Je croyais servir un être digne de moi! Je m'étais placé en marge de sa vie, espérant que cela m'amuserait de le regarder vivre, et voici qu'il s'interrompt déjà, et se sauve devant son avenir, comme un marchand devant des échéances!... Sans égard pour moi qui avais placé mes jours dans les siens, il m'emporte mon espoir; il m'escroque mon plaisir! J'ai bien le droit de crier au voleur!

ANGELO.

C'est donc bien original de vivre?...

GARIFU.

C'est donc bien nouveau de mourir? — Je voudrais encourager votre fantaisie; mais quel sens a-t-elle?... Voyons! Ne pouvez-vous plus boire de vin? avez-vous volé un pauvre? avez-vous un trop gros ventre? avez-vous trahi l'amitié? avez-vous renié votre mère? êtes-vous mort à l'amour? Non! rien de tout cela! Mais le monde ne s'est point assez occupé de vous! Il a bien fait. Combien de monstres ne façonne-t-on pas en s'occupant trop des enfants!... Or, vous êtes un enfant, seigneur Angelo, votre jeunesse n'est pas seulement commencée. Qu'on se fasse usurier ou bateleur, danseur ou philosophe, qu'on se marie ou qu'on se tue, lorsqu'on a, comme on dit, brûlé la chandelle par les deux bouts, c'est charmant; mais votre chandelle à vous n'est pas même encore allumée!

ANGELO, se levant.

A défaut de chaire, voulez-vous un fauteuil, mon révérend?...

GARIFU, s'asseyant, Angelo reste debout.

Parce que vous avez eu un drame sifflé et un livre invendu; parce que vos premières maîtresses vous ont abandonné! vous croyez avoir épuisé le malheur!... Mesquine misère!... (On entend une musique au dehors.) Qu'importe donc le succès, si l'on a le génie? et qu'importe la femme, si l'on a l'amour? Chantez pour vous entendre! aimez pour être amoureux!...

ANGELO, froidement.

Poursuivez!

GARIFU, se levant.

Et vous êtes à Venise, Excellence! à Venise où le printemps est si pressé de revenir, que ce soir de février est d'une douceur d'été! (Allant à la terrasse.) Voyez-vous les façades des palais qui s'allument, entendez-vous les sérénades que les barques promènent, sentez-vous les âcres parfums que la mer nous envoie par bouffées dans la brise? Osez donc dire adieu à cette vie qui sourit, qui chante et qui embaume! Allez, allez, maître, croyez un peu votre Garifù, et pour mourir n'ayez recours qu'au moyen le plus simple, le plus doux et le plus sûr : vivez!

ANGELO, qui a écouté le front dans ses mains, relevant la tête.

Très-bien ! Mais si c'est précisément ce vieux moyen-là qui m'ennuie ?... Sûr de me distraire en me tuant, je me tue ; rien de plus naturel ! (La musique cesse.)

GARIFU.

Rien de plus naturel qu'une sottise ! Consentez au moins à retarder celle-là... Tuez-vous... tenez, dans quinze jours, au carnaval.

ANGELO, se rasseyant.

Ça n'aurait pas l'air sérieux.

GARIFU.

Eh bien, dimanche prochain.

ANGELO.

On ne doit rien faire le dimanche.

GARIFU, montrant la pendule.

Il va être neuf heures ; c'est ridicule de se tuer à neuf heures... l'heure où les enfants vont se coucher ! Attendez à minuit ; voilà une heure sereine et distinguée !... Ah ! vous m'accorderez bien ces trois petites heures-là !

ANGELO.

M'as-tu vu charger ce pistolet, Garifu ?

GARIFU.

Je l'ai vu de mes yeux, de mes deux beaux yeux vu !

ANGELO.

Ta belle intelligence admet-elle qu'il contienne de quoi tuer un homme ?

GARIFU.

Surabondamment !

ANGELO.

N'importe quel homme ?

GARIFU.

Je n'hésite pas à l'affirmer.

ANGELO, faisant mine de le mettre en joue.

Eh bien, ne remue pas.

GARIFU.

Par le lion ailé ! (Il se sauve par la droite.)

ANGELO.

Enfin !... (Prêtant l'oreille.) C'est sans doute un bal qu'il y a dans ce palais... Voilà un hasard bien courtois...

GARIFU, en dehors.

Seigneur Angelo !

ANGELO.

Quoi ?

GARIFU.

Je vous prédis que vous allez vous manquer... vous vous emporterez une joue et un œil, vous n'aurez plus le goût de mourir... et vous vivrez très-vieux et prodigieusement laid !

ANGELO, souriant.

Bon serviteur ! (Plus haut.) Merci !

SCENE II.

ANGELO, seul.

Pauvre Garifu ! il ne voit que mon drame sifflé, mon livre dédaigné, mes maîtresses infidèles... il ne voit pas qu'en ce monde, tombé dans la main des méchants, la vérité se cache, la pudeur agonise, la vénalité triomphe !... Il ne sait pas que c'est là ce qui me fait mourir, épuisé d'indignation, rongé par le sentiment de mon impuissance !... Tu le sais, toi, mon Dieu !... (Après une courte pause.) Allons, j'ai vidé jusqu'à la lie le calice que j'avais reçu plein jusqu'au bord ; je suis bien libre de le jeter sous la table !... (La musique reprend.) En vérité, cette nuit est pleine de charmes railleurs... des danses, des musiques, des chansons !... Est-ce que Venise se réveille ?... Les barcarols chantent-ils encore les vers de l'Arioste ou du Tasse ?...

UNE VOIX, *chantant*

(*Musique d'Offenbach, éditée chez Heugel.*)

1.

Aimons ! sur l'onde harmonieuse
Où Venise victorieuse,
Un jour montra, comme Vénus,
　　Ses charmes nus !
Aimons ! dans la cité des doges,
Il n'est plus qu'une heure aux horloges,
L'heure du boire à ce Léthé :
　　La volupté !

(*La musique continue.*)

ANGELO.

De mes vers à moi !... Mais, cette jolie musique... je la reconnais... Je me souviens... je me souviens qu'un soir, assis sur le quai des Esclavons, je regardais avec amour ma chère Venise embrasée çà et là par un lent coucher de soleil. Devant moi des groupes passaient, se rendant au Lido, et sur l'eau se croisaient les gondoles ; l'une d'elles cachait des musiciens jouant l'air qui me revient là ce soir !... Je me sentais bien, mon cœur battait sous des influences heureuses ; et, naïf comme un enfant, je m'écriai tout à coup : « La vie ! la vie ! » A mon élan d'ivresse, une jeune fille se retourna. Ah ! c'était la vie elle-même ! Elle sourit... et passa, tandis que dans la gondole on redisait cet air... cet air qui semble pleurer en chantant... (Brusquement après un court silence.) — Si je vivais ? si j'allais me mêler à cette fête ? si... (En souriant.) — Voyons, me tuerai-je ? ou irai-je au bal ?... — Ah ! je me fais pitié ! (Il se ravise et reprend son arme.) Il est neuf heures moins quatre minutes, quand l'aiguille sera sur le chiffre même, je presserai ce petit ressort et... — Posons-nous de façon à prévenir toute chute disgracieuse... — Je suis bien ainsi... Adieu, terre banale ! auberge mal hantée !...

(Neuf heures commencent à tinter. Angelo pose la bouche du pistolet sur son front. On frappe à la porte qu'on ouvre presque aussitôt, et neuf heures n'ont pas sonné qu'on a vu entrer une femme masquée. En elle tout est fier, élégant, résolu, et tout paraît charmant. Angelo se lève.)

SCENE III.

ANGELO, ROSA.

ROSA.

C'est vous, seigneur, qui êtes le poëte Angelo ?

ANGELO.

Oui, madame.

ROSA, à part.

Il est beau ! (Haut.) Monsieur, je suis la princesse Rosa... (La musique cesse.)

ANGELO, lui avançant un siège.

La princesse...

ROSA.

Oui, monsieur, mais... pardon ! Avec quoi jouez-vous donc là ?... Un pistolet ! vous étiez peut-être en train de vous tuer ? Est-ce que je vous dérange ?... (Elle prend le pistolet et passe à gauche.)

ANGELO.

Me tuer ! moi, pourquoi donc ? Croyez bien, madame, que je n'y ai jamais pensé.

ROSA, s'asseyant.

J'en suis ravie. Monsieur, j'ai quitté ma principauté... et je suis venue à Venise exprès pour vous voir. (Elle lui montre un siège.)

ANGELO.

Moi !

ROSA.

Je me suis mise en route après avoir lu un volume de vos vers...

ANGELO.

Vous avez lu...

ROSA.

Oui, monsieur ; mais, par pitié, soyez un peu plus assis ! vous m'obligez à tenir constamment les yeux en l'air, et je vous devrai un de ces lourds maux de tête qu'on emporte des galeries de tableaux.

ANGELO, s'asseyant à la gauche de Rosa.

Puisque votre altesse le veut...

ROSA.

J'avais ouvert votre livre, monsieur, comme si j'eusse voulu entendre sans danger des paroles amoureuses. Après beaucoup de plaintes très-harmonieuses et très-variées, votre livre m'offrit le sujet que je cherchais. Selon vous, monsieur, les cœurs sont égaux devant l'amour ; mais, ajoutez-vous, il y a parmi eux une aristocratie ; et vous, seigneur, vous avez cherché sans cesse un cœur patricien.

ANGELO.

M'en blâmez-vous, Altesse ?

ROSA.

Non ! je me blâmerais moi-même. Enfin, vous accusez l'humanité, les humaines particulièrement. Vous prenez à témoin de vos déceptions les anges et les étoiles, les fleurs et les oiseaux, toute la terre et tout le ciel ! Et vous vous écriez que l'amour

Une dernière fois a replié ses ailes,
Pour s'envoler aux cieux, et n'en descendre plus !

Monsieur, ce n'est pas vrai.

ANGELO.

Madame...

ROSA.

Ce n'est pas vrai, puisque me voici. (Elle se lève et se démasque. Angelo tout éperdu se lève aussi.) Seigneur Angelo Darovèze, je suis souveraine absolue dans mes États; j'ai vingt-deux ans; en moi, tout est libre, mon cœur, ma main, ma volonté; ma fortune enrichit quatre intendants; j'aime la poésie et je crois que je le prouve; je suis une fille un peu folle, comme vous le voyez, et très-honnête, comme vous le verrez; moi aussi, j'exige un cœur patricien, et en attendant que Dieu me l'envoie, je me sens devenir laide, vieille et sotte à force d'ennui!

ANGELO.

Princesse, je...

ROSA.

Vous m'interromprez quand j'aurai fini. A la lecture de vos vers, l'ennui s'est sauvé, l'espoir est venu. Je me suis juré de vous connaître; j'ai voulu voir si j'avais rencontré dans un vrai poëte un homme digne de moi. Il m'a semblé charmant de tomber chez vous à la façon du tonnerre, et glorieux pour ma royauté d'offrir à la poésie la moitié de sa couronne; si bien que tout à l'heure, j'ai quitté le bal qui se donne dans ce palais, et... et me voilà. Maintenant, nous aimerons-nous? Avancerons-nous dans la vie au bras l'un de l'autre, ou chacun de nous retournera-t-il à son isolement? C'est ce qu'il nous faut apprendre: pour le savoir, pendant quelques jours faisons loyalement route ensemble... Voulez-vous?

ANGELO.

Vous avez eu là, madame, une déplorable idée!

ROSA.

Vraiment!

ANGELO.

Mais, madame, je suis de ceux qui dépensent dans leurs œuvres le meilleur de leur âme et qu'on ne peut aimer que de loin!...

ROSA.

Si bien qu'après être venue, ce que j'aurais de mieux à faire serait... (Elle fait un mouvement comme pour partir.)

ANGELO.

De loin, à travers leurs œuvres, on voit les poëtes comme, parmi des rayons, les anges de Raphaël: purs esprits sans corps, avec une tête qu'on se figure charmante et des ailes immaculées. Vus de près, les poëtes sont des hommes comme les autres, beaucoup plus laids souvent! Il y en a qui fument nuit et jour comme des volcans mal éteints; il y en a qui se grisent comme des portefaix; il y en a qui aiment des femmes dont les portefaix ne voudraient point, et sous l'habit des meilleurs on ne peut pas soupçonner des ailes; vus de plus près encore, ces anges-là sont vaniteux, égoïstes, irritables; amoureux, ils divulguent leur amour en des sonnets que volontiers ils vendent; malheureux, ils trafiquent de leur malheur en romans ou en drames, et comédiens toujours, ils sauraient tirer un effet saisissant du dernier cri de leur père! Prenez donc garde, madame!... Le poëte, ce n'est pas l'idéal, le grand ciel, l'immense nature, mais le miroir qui les reflète mal ou bien... O vous, que ce miroir attire, comme une aventureuse alouette, amoureuse d'infini, n'en approchez pas! peut-être cache-t-il un piége, des lacets, une glu perfide... Prenez garde! et par amour pour l'infini, par pitié pour vos ailes, allez plus loin! volez plus haut!

ROSA.

Vous êtes, monsieur, d'une sincérité rare! En fait de richesses d'âme, vous n'avez donc pas tout dépensé? Vous venez de me faire peur pourtant! Mais, voyons, on peut s'en fier à vous: ce n'est pas de vous-même que vous avez parlé? (Silence d'Angelo.) Vous ne me rassurez point? (Nouveau silence.) Je vous remercie, monsieur, vous avez éclairé un abîme à mon imprudence, et c'est en m'en écartant que je puis reconnaître un si grand service... Adieu!

ANGELO. Il fait un pas pour la retenir et s'arrête.

Adieu, madame la princesse! (Après un peu d'hésitation, Rosa disparaît. La musique reprend au dehors.)

SCÈNE IV.

ANGELO, seul. Il fait encore un pas vers le fond et revient en disant :

Partie! Elle est partie!... Et pourquoi l'aurais-je retenue? (Reprenant son pistolet, il dit d'un ton presque machinal.) Allons, il faut espérer qu'on ne va plus me déranger. (On entend chanter au dehors la voix de la scène II.)

II.

Aimons! Un jour au pied des arbres,
Nos cœurs, chauds encor sous les marbres,
Verseront aux germes des fleurs
Leurs dernières pleurs!
Et, fécondant les champs moroses,
Ils feront abonder les roses,
Pour couronner en d'autres jours
D'autres amours!

ANGELO.

Encore de mes vers!

VOIX CONFUSES, au dehors.

Bravo! bravo!

ANGELO.

On applaudit! je ne mourrai donc pas sans vous avoir entendus, ô bravos, menue monnaie de la gloire. Mais qui donc a pu dire ces vers et fait à ma dernière heure cette aumône de plaisir? (Pendant qu'il va vers la terrasse, Rosa reparaît et s'assied à droite. Angelo l'aperçoit en revenant en scène.)

SCÈNE V.

ANGELO, ROSA.

ANGELO, tressaillant et à part.

Elle!...

ROSA.

Pardon, monsieur, j'ai oublié mon masque, là, sur cette table.

ANGELO, le prenant et cherchant ensuite, en le gardant dans sa main.

Je ne le vois pas, madame.

ROSA, qui le voit bien.

Cherchez bien, je vous prie!... J'ai longtemps réfléchi, seigneur, à ce que vous m'avez dit tantôt... Tout compte fait, j'ai moins peur... vous ne pouvez guère être aimés de près, vous autres, c'est vrai! mais il y en a tant qu'on ne peut aimer, même de loin.

ANGELO, à part.

Ah! pommier d'Ève la Curieuse, tes branches s'étendent partout! (Haut, en reconnaissant sa distraction.) Tiens, mais le voici ce masque!

ROSA.

Vous croyez?... (Elle le prend; tous deux se regardent en riant un peu.)

ANGELO, brusquement.

Çà mais!... suis-je éveillé au moins? ce qui m'arrive là est si invraisemblable!... N'êtes-vous point une apparition, madame? (S'emparant de la main de Rosa.) Non! c'est là une main véritable!... et vous êtes bien une femme?...

ROSA.

Autant que les chrysalides sont des papillons!

ANGELO, reculant.

Mais ce n'est pas tout, grands dieux! vous êtes une souveraine!

ROSA.

Oui.

ANGELO.

Riche comme l'Orient!

ROSA.

Environ.

ANGELO.

Et moi, je ne suis riche... que dans mes rimes.

ROSA, se levant.

Eh bien?

ANGELO.

Eh bien, ce n'est pas entre nous que peut naître l'amour!... une fois né, il ne meurt pas pour des questions de rang ou de fortune; mais en germe tout peut l'étouffer, surtout ces questions-là. Le monde calomnie aisément les amoureux des beautés millionnaires; moi, par peur du soupçon, je me soupçonnerais incessamment moi-même! ivre d'amour, je me demanderais encore si je ne suis pas infâme!

ROSA, à part.

C'est une citadelle que ce poëte-là! (Haut.) Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute à moi, si je suis née princesse et riche. On a chacun ses petits défauts. Tout le monde n'a pas le bonheur de connaître cette porte nommée la misère, sous laquelle le génie a passé souvent. Et puis enfin, nous aimerons-nous? c'est encore la question!

ANGELO.

Ah! princesse, mieux eût valu, tenez, ne pas me révéler qui vous êtes!

ROSA, arrivant à la colere.

Qui je suis! qui je suis! vous m'exaspérez à la fin! et je vais vous le dire qui je suis.

ANGELO.

Altesse!

ROSA.

Comédienne. (A part.) Il le veut. (Haut.) Comédienne, s'il vous plaît... je suis... je suis la Rosalinde.

ANGELO.

Vous!...

ROSA.

Ne voyez-vous pas que je n'ai ni la majesté d'une princesse, ni la réserve d'une fille de haut rang! Adieu donc la princesse! je ne suis que la Rosalinda, rien de plus!

ANGELO.

Vous êtes charmante!

ROSA.

Au moins, j'ai commencé par bien jouer, n'est-ce pas? Ah! ah! ah! vous avez failli croire à mon altesse!... Mais c'est bon pour une fois! et je jure bien, messieurs les poëtes, que vous ne m'y prendrez plus!... Ah! vous me guéririez de l'ennui comme la névralgie guérit de la migraine.

ANGELO.

Princesse!

ROSA.

Comédienne, encore une fois! mais qu'importe, si vous n'êtes point disposé à m'aimer? Quant à moi, l'épreuve est suffisante, je veux dire que j'ai assez joué de mon rôle pour me convaincre que je ne vous aimerai point... Donc, je vous quitte, je retourne au bal. (Se reprenant.) Pardon! à mon théâtre... Adieu, monsieur; gardez votre amour à la muse, elle seule a ce cœur patricien qu'il vous faut; pour moi, je lirai peut-être encore des vers, mais je n'irai plus visiter ceux qui les font, je serai plus sage.

ANGELO, arrêtant Rosa qui se disposait à partir.

Et moi, je vais devenir fou! oui, mon cerveau va éclater, madame, si votre ironie n'a pitié de moi! je l'ai comprise cette charité divine qui vous changeait en comédienne pour que ma fierté n'eût à craindre rien. Ne partez donc pas, je vous en conjure! nous nous aimons déjà, puisque nous nous sommes querellés; et je la bénis, cette querelle hâtive qui nous fait connaître un peu plus tôt l'un à l'autre... Dans notre ciel, c'est l'orage passager qui, à peine dissipé, laisse la terre toute en fleurs! Madame, au nom de l'amour rêvé, prêt à fleurir peut-être, ne partez pas!

ROSA, à part.

Ce que c'est que l'éternelle bonne mine du fruit défendu! (Haut et tendant la main à Angelo.) Allons, c'est bien; et voici notre traité pour aujourd'hui. Vous suivrez mes volontés; je suivrai les vôtres.

ANGELO.

Accordé!

ROSA.

Alors, permettez... (Appelant.) Forabosco!

(Forabosco paraît à la porte d'entrée et avance timidement la tête; sur un geste de Rosa, il approche. Forabosco est un homme entre deux âges, porteur d'une physionomie pateline; à chaque ordre qu'il reçoit, il balbutie une ou deux syllabes au plus, il baisse la tête comme très-confus de ce qu'il vient de dire; puis, cachant son visage sous sa main, il gagne la porte en longeant les murailles et sort de plus en plus honteux.)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, FORABOSCO.

ROSA.

Forabosco, descends au bal et prie la Cléosina de venir me rejoindre ici; monte en même temps des flambeaux.

FORABOSCO.

Mais je... (Après la pantomime indiquée, il sort dans un trouble inexprimable.)

SCENE VII.

ANGELO, ROSA.

ANGELO, surpris.

Qu'allait-il donc répondre?

ROSA.

Rien; il n'en dit jamais plus... C'est un serviteur zélé, précieux vis-à-vis des questionneurs, et un peu timide... Reprenons.

ANGELO.

Article deux?

ROSA.

Amis dès à présent; amants dès qu'il plaira à Dieu; nous serons époux dès que je voudrai.

ANGELO.

Accordé!

ROSA.

Et quoi qu'il arrive, alors même que nous serions... mariés... nous resterons amis, n'est-ce pas?

ANGELO.

Amis à toujours! Est-ce tout? (Sur un geste affirmatif de Rosa:) Accordé! Et... (lui baisant la main) je signe!

SCÈNE VIII.

ANGELO, ROSA, FORABOSCO.

(Forabosco vient de reparaître suivi de domestiques parmi lesquels deux portent des flambeaux. Il arrive au moment où Angelo baise la main de Rosa. Alors, comme en rougissant, il met la main devant ses yeux; enfin, il dit d'un air craintif:)

FORABOSCO.

Mademoiselle... (Il recule alors en baissant la tête et n'ose en dire davantage.)

ROSA, à Angelo.

Ne faites pas attention, seigneur; il veut dire que ma Cléosina va se rendre à mes désirs... N'est-ce pas, Forabosco? (Forabosco fait un signe affirmatif; Rosa reprend:) Forabosco, monseigneur Angelo, chez qui nous sommes, est mon ami, mon ami cher; il peut devenir votre souverain et le deviendra sans doute... (Se retournant vers les domestiques.) Que tout le monde de ma maison ait pour lui, comme s'il régnait déjà, des respects profonds et des dévouements tout prêts. Vous, avant tout, soyez ce que vous m'avez promis d'être: empressé, agréable et joyeux!

FORABOSCO, s'inclinant et s'approchant d'Angelo comme en cherchant au ciel ce qu'il va lui dire.

J'ai vu votre dernier drame, Excellence; a-t-on sifflé, mon Dieu!... Recevez mes compliments... (Angelo s'incline.)

ROSA, à Angelo.

Mon ami, votre bras pour redescendre au bal.

ANGELO.

De grâce, chère princesse!... dispensez-moi...

ROSA.

Non?... Eh bien, comme l'article premier dit que vous ferez mes volontés et que je respecterai les vôtres, vous n'irez point au bal, c'est le bal qui viendra à vous.

ANGELO.

Quoi, ici?

ROSA, montrant la gauche.

Il y a bien une autre sortie par là? (Mouvement affirmatif d'Angelo.) Forabosco, que là aussi tout soit transformé! Cléosina, va choisir ce que le palais contient de plus précieux en meubles et tentures, marbres et bronzes, livres et tableaux! (Rappelant Forabosco qui sortait avec ses mines ordinaires.) Partout des girandoles chargées de bougies roses, partout des arbustes en fleurs! des fleurs à en joncher les tapis! des lumières à faire pâlir le firmament! Qu'on voie ruisseler les vins d'Imola, de Scyros et de Samos! Qu'on dispose des brasiers dans les corridors et qu'on y jette à fondre l'ambre le plus pur! (Rappelant encore Forabosco.) Enfin, qu'on apporte un domino à monseigneur!...

FORABOSCO.

Altesse, je... (Il balbutie, baisse la tête et sort par la gauche suivi par deux domestiques et en donnant des signes de la confusion la plus vive.)

ROSA.

Quant au masque, vous me ferez la joie de prendre le mien, mon cher poëte. (Elle le lui offre; il le prend.) A travers, j'en suis sûre, vous verrez la vie tout autrement et... si vous voulez, ce masque sera un signal entre nous.

ANGELO.

Un signal?

ROSA.

Oui; il se peut qu'après tout, nous n'en restions qu'à l'amitié... Or, nous sommes d'honnêtes gens.. Eh bien, quand votre cœur vous dira que vous ne pouvez être mon époux, l'ami me rendra le masque de l'amant; voulez-vous?

ANGELO.

Donnez! Je la garderai toute ma vie!

ROSA. Elle cherche des yeux.

Je désire pouvoir garder aussi longtemps...? Tenez, cette arme. (Elle pose le pistolet sur la table.) Elle aura entre mes mains la même signification que ce masque dans les vôtres. Je vous la rendrai, si je ne puis vous aimer que d'amitié. (Elle le met dans une aumônière suspendue à sa ceinture. Forabosco reparaît. Rosa reprend.) Pendant que mes ordres s'exécuteront, nous ferons une promenade sur l'eau, les musiques nous suivront.

ANGELO.

Vous voulez encore...

ROSA.

Je veux que cette nuit prenne place dans vos plus chers souvenirs! Je veux qu'au retour du soleil, vous ayez retrouvé la foi à votre art, à l'avenir! surtout votre religion aux femmes! Et si le matin vous ne pouvez redire encore les hymnes que le bonheur apprend, je veux que vous recommenciez à chanter toutes les chansons de l'espoir!

ANGELO.

Eh bien, soit, je veux m'abandonner à la vie, savourer la vie, chanter le vin...

SCÈNE IX.

FORABOSCO, ROSA, ANGELO, GARIFU.

GARIFU, entrant aux derniers mots.

Bah! Et moi qui viens de commander un si joli cercueil!

ANGELO, bas.

Vous êtes un pleutre!

GARIFU.

... En bois de rose!

ANGELO, bas.

... Un plagiaire!

GARIFU.

... Et de retenir des pleureurs...

ANGELO, bas.

... Un paulin! (Il retourne à Rosa.)

GARIFU, changeant de ton.

Ingratitude humaine! (Apercevant Rosa.) Oh! oh! la foudroyante beauté!

ROSA, à part.

Quel est ce cavalier?

ANGELO.

Garifù, saluez madame la princesse Rosa.

GARIFU.

Madame la princesse! (A part.) Une princesse! (Bas à Angelo.) Présentez-moi donc! (Angelo le regarde avec colère sans lui répondre.) On je dis que vous vouliez vous tuer. Vous vous portez si bien que vous serez ridicule.

ROSA, bas, de l'autre côté d'Angelo.

Ne me ferez-vous point connaître votre ami?

GARIFU, haut.

Je veux, maître, vous lire l'épitaphe que j'avais composée pour...

ANGELO, haut et vivement.

Garde-la comme une œuvre d'art, puisque tu renonces à mourir.

GARIFU, stupéfait.

Moi!...

ANGELO.

Altesse, permettez-moi de vous offrir mon camérier, secrétaire, intendant, majordome, maître d'hôtel, valet de chambre, laquais et coureur, Hercule Garifù Anafesto de' Anafesti, descendant direct des Anafesti entre lesquels brilla le premier doge de Venise. (S'interrompant.) Çà mais, est-ce bien vrai que tu descends des premiers doges?...

GARIFU.

Par les pigeons de Saint-Marc! j'arrive tout droit du septième siècle! Aussi vrai qu'en ce moment le dernier des Foscari court l'Italie avec une troupe de bateleurs, dans laquelle il joue les Arlequins!

ANGELO, amèrement.

O Venise! (Reprenant.) Cet homme qui joue les Crispins chez moi, et qui, élevé avec moi, pouvait devenir mon ami, c'est la paresse elle-même dans sa plus honteuse incarnation. A ce qu'il paraît pourtant, cela contient un cœur et un esprit. Pour l'esprit, il vit les bras croisés et feint de n'entendre point lorsqu'on l'appelle; et quant au cœur, il dort dans cette poitrine comme un vieux Turc après avoir fumé. Tête sans bras, oiseau sans ailes, outil sans manche, s'évertuant à fuir toute responsabilité, heureux de n'avoir mis son existence sur les épaules, cet homme se borne à vivre, calme et immobile comme si le monde était fini! Il y a des êtres qui sont calmes ainsi parce qu'ils sont revenus de tout; lui, n'a eu le courage d'aller nulle part. Enfin, n'étant bon à rien qu'à donner des leçons d'impudence, il a juste assez d'énergie pour me faire du café dont il boit les trois quarts. Mais, certes, il mourra sans avoir eu jamais la volonté, la vertu, la vigueur qu'il faut pour... pour pêcher à la ligne!

GARIFU, qui se rengorgeait avec complaisance et que le dernier trait a enchanté.

Ah! voilà de ces moments qui font aimer la vie!

ROSA.

Mais le seigneur Anafesto s'est démenti au moins une fois... N'est-il pas l'auteur d'un ouvrage qui à cette heure fait grand bruit en Italie?

GARIFU, allant à Rosa.

Son Altesse veut parler de mon traité des instincts généraux... Mais je tiens plus à ressembler à mon portrait qu'à savourer une gloire usurpée!

ROSA.

Que dit-il là?

GARIFU.

Il y a quelque temps, Altesse, nous vivions ici dans un état de pauvreté désordonnée; nous ne mangions à tous les repas possibles que gâteau de riz, crabes, figues, raisins secs.

ANGELO.

Te tairas-tu, serpent!

GARIFU, continuant avec calme.

Quant au café, il coulait en abondance, pour animer monseigneur qui composait son traité des instincts spéciaux.

ANGELO, impatienté.

N'est-ce pas, madame, que j'ai là un serviteur charmant?

GARIFU.

Son Altesse le voit bien. — Monseigneur est dur avec lui-même! à chaque pensée qui lui semblait commune, indigne de lui, il froissait la page et la jetait sous la table, dans cette corbeille à papiers. Or, avec ces papiers, j'allumais mon fourneau à café...

ROSA.

Eh bien?

GARIFU.

Eh bien, parfois... (mon Dieu! personne n'est parfait, à moins que ce ne soit votre Altesse!...) Parfois je les lisais, ces papiers. Ils me soufflèrent l'idée de demander à mon maître, pour appointements, le fond de sa corbeille, les rognures de son esprit; il le voulut bien, et le jour où parut son ouvrage fait avec ce qu'il avait jugé digne de demeurer sur la table, parut le mieux fait de ce qu'il avait jeté dessous. L'œuvre de monseigneur contenait le plus pur de son génie, cela ne se vendit pas. Et nous allions mourir de faim définitivement. L'œuvre formée des rognures eut un succès fou. Je devins illustre, et nous congédiâmes fièrement les crabes et les raisins secs!

ROSA, à Garifu.

Homme de votre temps, je vous salue, grand homme!

GARIFU.

Attendez que je me mette dans la corbeille!

ANGELO.

Avec tout cela il a la rage de se dire mon domestique.

GARIFU.

Et de l'être! s'il vous plaît... domestique!... Eh! monsieur, c'est encore l'état où il y a le moins à faire!

ANGELO.

Pourtant, mon ami...

GARIFU.

Eh! ne m'appelez pas votre ami, vous en abuseriez... je suis votre valet!

ROSA, à part.

Quel valet!

FORABOSCO, en sortant par la droite.

Quel valet!

ROSA, passant au milieu.

Çà, je suis princesse, moi, et pour l'honneur des trônes, je ne saurais souffrir qu'en ma présence, le petit-fils du premier doge de Venise ait un maître! En vertu de ma toute-puissance et... (regardant Angelo) de notre article premier, j'affranchis le seigneur Garifù.

GARIFU, vivement.

Princesse, je ne suis pas de force à porter mes titres!

ROSA.

Quand nous ne serons plus là, il pourra recommencer à faire le café de notre ami Angelo, si c'est sa vocation; mais devant nous, pour nous, il est Anafesto-Anafesti; il va quitter cet habit indigne de son nom pour en prendre un à sa fantaisie; il nous accompagnera dans notre promenade, et paraîtra ensuite au bal avec nous!

ANGELO.

Il en mourra, princesse!

ROSA.

Ce ne serait pas poli! Allons, Anafesto, un effort de courage! Vous vous nommes Hercule, après tout!

SCÈNE X.

LES MÊMES, FORABOSCO, CLÉOSINA. Elle entre par la droite et derrière Forabosco, sans être vue d'abord par Angelo. Elle porte sur le bras un domino de satin noir.*

FORABOSCO.

La gondole... (Après ce mot, il se trouble comme d'habitude et va pour gagner la porte.)

ROSA.

La gondole nous attend, n'est-ce pas? (Forabosco revenant fait un geste affirmatif.)

ANGELO, gaiement.

Partons!

ROSA.

Vous voilà donc joyeux, mon poëte plaintif?

ANGELO.

Plus que joyeux, chère Altesse, heureux! Heureux par vous que j'aimerai... que j'aime déjà, je le sens, avec a...

(Cléosina s'est avancée doucement entre Rosa et Angelo, et va pour poser sur les épaules de celui-ci le domino ouvert, en disant d'une voix douce et un peu émue :)

CLÉOSINA.

Permettez, seigneur...

(Aux premiers sons de cette voix, Angelo se retourne vivement et regardant Cléosina d'un œil curieux et charmé, il dit en balbutiant :)

ANGELO.

Merci, mademoiselle, je...

ROSA.

Eh bien, qu'avez-vous?

ANGELO.

La jolie enfant! où donc l'ai-je vue?

ROSA, bas à Cléosina et gaiement, tandis qu'Angelo regarde celle-ci avec intérêt.

Tu disais vrai : il est charmant bien que mélancolique comme un saule! Il n'est tombé dans aucun étonnement vulgaire, sais-tu!... Oh! je suis menacée d'une terrible passion! (A Angelo en le tirant brusquement de sa contemplation.) Eh bien, me donnez-vous votre bras?... Nous partons! Forabosco, fais éclairer nos chemins. Veuillez nous précéder, Anafesti. (Garifu s'incline.) Vous, Cléosina, n'oubliez aucun de mes ordres!...

(Garifu sort après Forabosco. Il est suivi par Rosa et Angelo. En s'éloignant, celui-ci jette encore à Cléosina un regard qui rencontre le sien. Les Domestiques les suivent.)

CLÉOSINA, restée seule.

Enfin, je suis chez lui, ainsi que j'y voulais être!... (Reprenant :) Chez lui!... Mais comme il regardait notre jolie princesse, quand je suis entrée!... (Musique au dehors.) Les voilà partis! (Cherchant des yeux.) Où donc peut être ce pistolet? (Elle cherche et s'arrête presque soumise.) Qu'importe?... Maintenant, j'en suis sûre, il ne mourra pas!...

(Elle entre à gauche. La musique s'éloigne sur l'eau.)

* La Bauta vénitien, manteau de soie noire surmonté d'un grand collet.

ACTE DEUXIÈME.

Quand le rideau se relève, l'appartement, dont il ne reste plus que la grande table, les consoles et l'horloge, est entièrement transformé. On a placé un petit divan sur l'avant-scène à droite et à gauche, et quatre caisses d'arbustes : des girandoles avec des bougies roses allumées sont appendues aux deux côtés de la porte du fond et sur les murs latéraux. Un portrait de Cléosina est fixé au-dessus de la console de gauche. Çà et là des siéges élégants.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOSINA. Elle entre par la gauche et regarde autour d'elle.

Bien! tout est presque bien... voici mon portrait recouvrant la porte mystérieuse. (Elle montre la console de gauche.) Il est vraiment joli, ce portrait!... et devant cette toile, on doit s'écrier : « Ah! voici un charmant portrait!... et s'il est ressemblant... » Oui, il est ressemblant; quand je le regarde, je me crois devant un miroir... (Elle va à la glace.) C'est vraiment la même chose!... Eh bien! non, cette peinture est plus jolie que moi!... ce sera l'avis du seigneur Angelo et... Ah! si l'on pouvait faire un portrait du cœur, en lequel rien ne serait oublié, ni une pensée, ni un sentiment... il me semble qu'on m'aimerait sur cette image-là et que le seigneur Angelo... Le voici. (Elle gagne la terrasse et se tient hors de vue.)

SCÈNE II.

ANGELO, CLÉOSINA.

ANGELO, entrant de la droite.

Suis-je chez moi?... ou aurais-je encore un étage à monter?... Non, voici bien ma table de travail; et ces fleurs n'ont pu changer encore mon air accoutumé! (Regardant autour de lui.) En vérité, c'est de la féerie!... Dirait-on pas d'une scène ajoutée à *la Tempête?* Miranda a remplacé Prospero; Caliban, c'est ce sauvage Forabosco, et peut-être vais-je entendre le doux Ariel...

CLÉOSINA, à part.

Si je chantais!...

ANGELO.

Ah! voici un charmant portrait!

CLÉOSINA, à part.

Enfin!

ANGELO.

Mais je reconnais ce frais visage, et même... (Parlant au portrait.) Je vous cherchais, mademoiselle; savez-vous que vous semblez née sur la palette de Bellini!... on croirait qu'une parole montée du cœur entr'ouvre vos lèvres et que votre sourire va parler!...

CLÉOSINA, se montrant.

Seigneur Angelo...

ANGELO.

Là, que disais-je?

CLÉOSINA.

Daigneriez-vous m'apprendre quel est ce Bellini que vous citiez là?

ANGELO.

Mademoiselle, c'est celui que l'Italie a surnommé *le Peintre des anges;* ses élèves choisissent les mêmes modèles, à ce que je vois!

CLÉOSINA, avec un commencement d'ironie.

Ah! ma maîtresse ne se savait pas servie par des anges!... mais vous l'êtes bien par des doges, vous!... Seigneur, la princesse m'envoie...

ANGELO.

Êtes-vous persuadée, mademoiselle, que la princesse, ce ne soit pas vous?

CLÉOSINA, reprenant l'ironie.

Vous voyez donc des princesses partout?

ANGELO.

Non! mais j'en vois une en vous, moi!

CLÉOSINA, même jeu.

Vous êtes bien bon!

ANGELO.

Cela vous fâche-t-il?... il n'y a que la vérité qui offense!

CLÉOSINA.

Il y a autre chose encore!...

ANGELO.

Je suis sûr... (vous pouvez l'ignorer vous-même) que vous descendez de très-haut. Or, puisque la princesse affranchit mon Garifù, j'affranchis sa Cléosina!

CLÉOSINA.

Vous êtes trop généreux!

ANGELO.

J'entends donc qu'à ce bal tout le monde soit plein de considération pour vous; quant à moi, j'ai commencé... en vous voyant...

CLÉOSINA, avec impatience.

Par grâce pour moi et pour vous-même, monsieur, laissez là vos compliments!...

ANGELO, surpris.

Çà, qu'avez-vous, mademoiselle?

CLÉOSINA, se troublant peu à peu.

J'ai... j'ai la haine de ces fadeurs que vous débitez là! Est-ce que la vérité parle ainsi?... Je ne vous ai rien fait, moi, monsieur! et je trouve impertinent que dans les trois premiers mots que vous m'ayez dits, je me sois entendu appeler *ange* et *princesse*. Si je mérite quelque considération, je n'ai pas besoin de votre protection pour l'obtenir; et ce n'est pas me considérer beaucoup vous-même que de m'accueillir comme vous venez de le faire là! (Montrant la gauche.) Seigneur, Son Altesse vous attend de ce côté; moi, je vous salue. (A part, en sortant par la droite.) Ah! je ne me le figurais pas ainsi!

ANGELO, la regardant un moment avant de sortir par la gauche.

C'est dommage!

SCÈNE III.

GARIFU, puis FORABOSCO.

GARIFU, entrant par la terrasse; il porte une sorte de domino rouge qui peut passer pour un costume de diable, et tient son masque à la main.

Il me semble que voilà un costume aussi extravagant que tout ce qui se passe depuis une heure. (Il va se regarder dans la glace.) Je suis un diable assez décent, et en me tenant compte de mes beautés morales, l'enfer même ne me renierait pas. Pourvu qu'ainsi endiablé, je ne déplaise pas trop à cette princesse qui me plaît si fort! princesse bizarre! étrange soirée, singulier bal! On dirait que... (Voyant entrer Forabosco chargé d'un plateau, et faisant ses mines ordinaires.) Si j'interrogeais un peu cette fantasque figure? (A Forabosco qui lui présente des rafraîchissements.) J'accepte, serviteur plein de charmes. (Montrant la table.) Posez ça là, à portée de ma soif. Bien! (Forabosco va pour sortir.) Un mot, de grâce! Oserai-je vous demander, maître...

FORABOSCO, souriant avec complaisance.

Fo-ra-bos-co.

GARIFU.

Forabosco, si vous êtes depuis longtemps au service de Son Altesse?

FORABOSCO, redevenu timide et tremblant.

Je... je... je l'ignore.

GARIFU.

Ah! voici qui m'encourage à continuer. Et, dites-moi, bouche d'or, quand êtes-vous arrivés à Venise?

FORABOSCO.

Oh! je... je ne sais pas.

GARIFU.

Parfait! (Vidant son verre : reprenant, à Forabosco.) Réellement, monsieur, vous achevez mon éducation; à présent, supposons que je vous demande là... entre nous... si votre maîtresse est une princesse... tout à fait princesse? Hein? après m'en avoir tant dit, vous ne voudriez pas vous arrêter en si beau chemin?...

FORABOSCO, il prend d'abord un air furieux, puis, se ravisant, il reprend son air inquiet pour dire :

Excellence... quelle heure... est-il?

GARIFU.

Dix heures et demie; pourquoi?

FORABOSCO.

A minuit... des renseignements... sur ce sujet... vous en aurez... je le crois.

GARIFU.

Il le croit, l'aimable bavard! rien n'est désespéré! Merci, fontaine d'éloquence, merci!

FORABOSCO, qui s'éloignait, revenant.

Excellence, il m'a été recommandé d'être... agréable : vous rendrez témoignage que... je l'ai été.

GARIFU.

Considérablement, mon bon ami; et s'il faut le signer de mon sang?...

(Forabosco s'éloigne par la droite avec des signes de profonde reconnaissance.)

SCÈNE IV.

GARIFU, seul; MASQUES allant et venant par couples et par groupes.

Eh bien, je sais maintenant tout ce qu'un mortel peut désirer savoir!... Mais si cette beauté qui nous tombe du ciel, ici, cette nuit, comme une étoile, n'est point princesse, qu'est-elle donc?... Bah! qu'importe? Une vraie altesse ne me plairait pas mieux! je suis noble pour deux, d'ailleurs... (Regardant à droite.) C'est elle! (Il met son masque.) Allons, voici l'instant de mourir un peu d'amour!

SCÈNE V.

GARIFU, ROSA.

GARIFU.

De par l'enfer, madame, pas un pas de plus!

ROSA.

Qui donc ose m'arrêter ainsi?

GARIFU.

Un gendarme de Satan, un pourvoyeur des grandes chaudières; vous n'ignorez pas vos forfaits, madame; et j'ai votre signalement, toute princesse que vous êtes.

ROSA.

Quel conte me faites-vous donc là, seigneur d'Anafesti?

GARIFU, désappointé et se démasquant.

Tiens! vous m'avez reconnu? à quoi donc, s'il vous plaît?

ROSA.

A votre grand air! à vos façons superbes!

GARIFU.

Ah! convenez pourtant que je ressemble assez à un démon!

ROSA.

Certes! autant qu'à un galérien!

GARIFU.

Madame, les démons sont des galériens condamnés à perpétuité à la vue des amours des anges!

ROSA.

Je remarque, seigneur diable, que votre bouche a désappris déjà mon titre de princesse. Est-ce en enfer qu'on prend ces belles idées d'égalité?

GARIFU.

Eh! madame, si je vous retire votre couronne, c'est pour admirer vos cheveux, la vraie couronne des femmes, et lire ma vie sur votre front.

ROSA.

C'est assez amusant ce que vous me dites! Où donc l'avez-vous pris?

GARIFU.

Un peu dans la corbeille, et beaucoup dans mon cœur!

ROSA.

Du cœur chez un diable!

GARIFU.

Pourquoi pas? allez, les hommes n'ont pas tout pris.

ROSA.

Ah çà, est-ce que vous voudriez me dire que vous m'aimez, par hasard?

GARIFU.

Je veux vous le dire et vous le prouver!...

ROSA.

Vous êtes d'une impertinence!

GARIFU.

Oui, mais cela me va si bien!

ROSA.

Mais il n'y a pas deux heures que vous m'avez vue pour la première fois!

GARIFU.

C'est que je vous ai bien vue!

ROSA.

Et dans deux heures, m'aimerez-vous encore seulement?

GARIFU.

Croyez-vous, madame, qu'avec la paresse dont je suis doué, j'irais recommencer un autre amour dans ce monde-ci! Je vous aimerai jusqu'à ce que j'en sorte!

ROSA.

Taisez-vous, faux demon, vous mentes comme un homme. — Je me figure, moi, que la nuit, quand tout dort, les amours qui logent çà et là, dans les cœurs ou dans les cervelles, sortent un peu de leurs prisons, et qu'en se rencontrant, ces amours-là se disent : « Frère, il faut mourir. »

GARIFU, inquiet.

En avez-vous donc enterré déjà quelques-uns de ces pauvres amours?

ROSA.

Moi! je n'en ai pas même bercé un tout petit.

GARIFU.

Eh bien, je vous aime! tant pis pour vous!

ROSA.

Et... je ne serais pas princesse, vous m'aimeriez autant?

GARIFU.

Oui... — Si vous m'aimiez encore.

ROSA, à part.

Cela me plaît à savoir. (Haut.) Je vous aime donc?

GARIFU.

Je vous le jure. Ne le saviez-vous pas? Vous m'aimez, croyez-le, et si vous y consentez, un jour que vous serez moins princesse... et que je serai moins paresseux, nous nous marierons.

ROSA, à part.

Il est charmant, et j'ai comme peur de laisser tomber mon cœur dans ses griffes! (Haut.) En vérité, je vous admire.

GARIFU.

Vous m'admirez! c'est un luxe insensé! Aimez-moi! passionnement si vous voulez, je n'en demande pas davantage. Quant à cet Angelo, ce rêveur, qui rêve d'habitude ici, je vous engage à ne pas penser à lui plus longtemps... Ce n'est pas un poëte qu'il vous faut à vous, madame, j'en suis sûr. Ces gens-là sont si étonnants! il est toujours quatorze heures à leur horloge! Ils se plantent dans l'imagination une petite fétiche qu'ils appellent l'idéal, et ils comparent tout à cela, les niais! Quand ils trouvent des différences, ils injurient la pauvre nature humaine en vers ou en prose... Ah! les vilaines bêtes!... (A Rosa qui semble ne plus l'écouter.) Princesse!... vous ne dites plus rien!... Peut-être ai-je blessé vos sympathies...

ROSA, à elle-même et comme en secouant sa preoccupation.

Qu'ai-je donc, moi? (A Garifu.) Voulez-vous que nous sortions un peu d'ici, Excellence? l'air m'y paraît dangereux.

GARIFU, à part.

Nous y reviendrons. (Haut.) Eh bien! mettons-nous à la recherche du seigneur Angelo.

ROSA.

Soit! (A part en regardant la droite.) Il revient par ici... (Haut en montrant la gauche.) Nous le chercherons par là... (Ils sortent par la gauche.)

SCENE VI.

ANGELO, venant de la droite, il a quitté son domino; puis CLÉOSINA.

ANGELO.

Oui, là, tout à l'heure, près de cette jeune fille, j'ai été galant... comme un banquier!... Elle a dû me trouver stupide!... Dans ce bal extravagant, où quelque tarentule a aussi piqué les cervelles, cette figure (Il montre le portrait) m'attire invinciblement et... Mais où donc l'ai-je vue?... (En ce moment, l'orchestre du bal reprend l'air entendu par Angelo au commencement du premier acte; sur cette musique, le panneau du premier plan de gauche, auquel sont fixés la console supportant la pendule et le portrait de Cléosina, se déplace, tourne, et fait passage à la jeune fille. Angelo reconnaissant la musique et avant d'avoir vu Cléosina.) Cet air!... oh! je me souviens!... Un soir de printemps, au quai des Esclavons, c'était elle qui passait... elle se retourna... et... (Apercevant Cléosina qui, repoussant la paroi, se retourne et lui sourit.) Que vois-je!...

CLÉOSINA.

C'était moi!

ANGELO.

Voiçi bien une autre féerie, mon Dieu!

CLÉOSINA.

Mais non, je ne suis qu'une pauvre petite réalité, et une réalité assez sauvage, vous avez dû vous en apercevoir tout à l'heure... Vous ne pouviez pas savoir que les flatteries qu'on dit aux femmes à tort et à travers me font souffrir, moi, comme des moqueries; pardonnez-moi!

ANGELO.

C'est à vous, signora, de me pardonner mes folles paroles!... C'était l'influence du costume de bal, peut-être; mais, vous le voyez, je l'ai quitté, et je veux vous parler mieux.

CLÉOSINA.

Ah! je vous reconnais maintenant.

ANGELO.

Vous me connaissiez donc?

CLÉOSINA.

Beaucoup.

ANGELO.

Pour m'avoir entrevu en allant au Lido?

CLÉOSINA.

Et pour vous avoir revu depuis bien des fois.

ANGELO.

Où donc?

CLÉOSINA.

Ici. J'habitais non loin de vous dans le palais où nous sommes; et il y a bien des passages, bien des cachettes aussi dans ces vieilles murailles vénitiennes! J'ai découvert celle-ci, moi... Ah! j'ai vu vos yeux se tourner bien souvent vers moi, Excellence, (mouvement d'Angelo) quand vous regardiez l'heure à cette horloge; de là, même, je pouvais vous entendre!

ANGELO.

Tout en servant la princesse?

CLÉOSINA, un peu troublée.

La princesse!... Je... je ne suis à son service que depuis hier ..

ANGELO.

Mais pourquoi regardiez-vous ici? pourquoi?...

CLÉOSINA.

Tenez, asseyons-nous là, et causons un peu... (Elle lui montre la causeuse de droite.) Voulez-vous? (Elle s'assied.)

ANGELO, à part.

Étrange enfant!

CLÉOSINA.

Savez-vous, monsieur, que souvent j'ai eu la primeur des vers que vous veniez de finir et que vous vous lisiez à vous-même? que je vous ai vu commencer une belle comédie, et puis l'abandonner?

ANGELO.

C'est vrai; et même, je ne sais ce qu'elle est devenue.

CLÉOSINA, à part.

Je le sais, moi. (Haut.) Oh! je suis venue ici plus d'une fois quand j'avais vu votre fatigue céder au sommeil, et que votre camerier était à Florian... parfois j'ai remis de l'huile dans votre lampe, du feu dans vos brasiérs, des fleurs dans vos coupes...

ANGELO.

Et même aussi des fruits... J'en remerciais Garifù, moi!

CLÉOSINA.

Je savais ce qui vous manquait, grâce à mon espionnage... car enfin, monsieur, je vous espionnais...

ANGELO.

Comme la Providence espionne le malheur!

CLÉOSINA.

Mais trop de fois j'ai vu la paresse vous éloigner de cette table, seigneur; et c'est elle, j'en suis sûre, qui vous a rendu triste... Je sais un proverbe qui n'est point un mensonge et qui dit : *La gaieté demeure avec le labeur!*... Mais suis-je donc babillarde ce soir!... c'est un effet du bal!... Voulez-vous que je me taise?

ANGELO.

Oh! parlez!

CLÉOSINA.

Eh bien, savez-vous ce que vous devriez faire?

ANGELO.

Je ne le sais pas; — mais je le ferai.

CLÉOSINA.

Vous êtes sans famille, seigneur, vous n'appartenez qu'à l'art lui-même; soyez à lui mieux encore.

ANGELO.

Comment?

CLÉOSINA.

D'abord, achevez votre comédie; puis, formez, éclairez, dirigez une compagnie de comédiens, ils joueront vos œuvres, et...

ANGELO, se levant et avec agitation.

Que me dites-vous là? Moi consentir à... jamais!

CLÉOSINA, se levant aussi et gaiement.

Ni comme Shakspeare, ni comme Molière! vous êtes bien dégoûté!

ANGELO.

Vous connaissez donc Molière et Shakspeare?

CLÉOSINA.

Je n'ai pas eu d'autres livres pour apprendre à lire, (A part) moi, la fille d'un pauvre comédien!

ANGELO.

Mais, pourquoi me ramener à ce côté de la réalité? Vous parlez de labeur... vous ignorez quel a été le mien! hélas! l'œuvre de ma pensée, de ma volonté, de mon travail, mon œuvre a été perdue! (Il tombe assis à gauche.)

CLÉOSINA.

Quel âge avez-vous donc? — Oh! je vous connais bien, je les ai entendues, vos plaintes insensées; vous avez à peine travaillé; mais, aussiez-vous fait moins encore, si ce peu était bien, vous n'avez pas le droit de croire qu'il soit demeuré stérile. Votre orgueil eût voulu voir croître ce que vous espériez avoir planté; mais le laboureur qui voit le grain qu'il sème, voit-il germer l'épi? le pain se fait pourtant! Vous, je crains bien que vous ne soyez pas fait pour les rudes joies du travail. Je le vois, vous n'avez pas assez souffert, vous n'avez pas goûté aux douceurs du sacrifice.

ANGELO.

Mademoiselle...

CLÉOSINA.

Dites un mot et je me tais...

ANGELO.

Vous avez donc souffert, vous, chère enfant?

CLÉOSINA, debout près d'Angelo.

Oui, assez pour que ma raison y ait mûri!... Si par quelque féerie (puisqu'il en est question ce soir), vos yeux avaient pu quelquefois percer les murailles, (elle montre la gauche) vous m'auriez vue là, seigneur, près d'une pauvre femme dix fois expirante et dix fois ranimée par moi!... C'était la deuxième femme de mon père qui m'avait léguée à elle. En parcourant l'Italie, j'avais dû rester à Venise; là, de méchante qu'était pour moi ma belle-mère, la souffrance la rendit cruelle; épuisée et gémissante, elle... elle me frappait encore, pendant que je veillais là, ici votre poésie chantait, je le savais : une nuit, la raie lumineuse d'une porte mal close m'avait révélé cet ancien passage, et la curiosité, le besoin d'un peu de nouveau dans ma vie sombre m'attirait du côté de votre lampe comme un papillon du soir!

ANGELO.

Pauvre chère lampe!

CLÉOSINA.

Cette femme mourante, je l'aimais; mais un soir mon courage faillit. Je venais d'être maltraitée, humiliée, atteinte à l'âme... Je résolus de fuir... En venant là, une dernière fois, pour dire adieu à la seule joie de ma vie, je vous entendis relire des vers d'un de vos poëmes. Vous disiez :

Dieu ne veut pas qu'on laisse un mourant solitaire,
Soyons doux pour celui qui va quitter la terre;
N'eût-il jamais aimé jusqu'à son dernier jour,
Son cœur peut naître auprès de ce berceau : la tombe,
Et si pour nous alors un pleur de ses yeux tombe,
Ce pleur peut contenir un océan d'amour!

ANGELO, achevant.

Et pour briller sur nous si notre azur se voile,
Dieu de ce pleur sacré pourra faire une étoile!

CLÉOSINA, qui s'est assise à côté d'Angelo.

En vous entendant, je me trouvai lâche. Je retournai me mettre à genoux devant ce lit de douleurs que j'allais trahir, et je baisai la main qui venait de me frapper; alors, pour la première fois, cette main serra la mienne et m'attira sur un cœur que ma tendresse avait enfin vaincu... mais en même temps, les battements de ce cœur se ralentirent; elle mourait, la pauvre femme, en m'appelant sa fille, en me léguant presque une fortune; elle mourait en m'aimant, en me nommant, comme jadis ma mère, de mon doux nom de Speranza...

ANGELO.

Speranza!

CLÉOSINA.

Et je la sentis couler sur mon visage, cette larme sainte qui peut racheter toute une vie coupable, tant elle peut contenir d'amour!

ANGELO.

Speranza!

CLÉOSINA.

Eh bien, pauvre découragé, dites encore que ce qui est bien demeure stérile!

(Angelo s'était assis à côté de la jeune fille; peu à peu il s'est laissé glisser à genoux devant elle. Aux derniers mots, elle se lève. Angelo reste à genoux, comme plongé dans ses pensées, et ne rompt le silence que pour dire d'une voix émue et comme dans une prière :)

ANGELO.

Speranza!

CLÉOSINA.

Mais, relevez-vous donc!... On peut venir! nous sommes au bal!

ANGELO.

Quel bonheur! On vous nomme Speranza!

CLÉOSINA.

Oui, comme ma mère!

ANGELO.

Comme la mienne, aussi!...

CLÉOSINA.

Allons, allons, seigneur Angelo, reconnaissez que j'ai raison: remettez-vous au travail, et terminez notre comédie!

ANGELO, comme à lui-même.

Mon Dieu, dans tout cela où cesse le mensonge? où commence la vérité? (A Cléosina.) Je l'avoue, vous réveillez en moi les vertus que j'avais laissées s'y endormir!... Mais qui me dit que vous n'allez pas disparaître en emportant le renouveau de mon cœur et tout mon cœur lui-même!

CLÉOSINA.

Quoi! vous ne me connaissiez pas il y a une heure!

ANGELO, poursuivant.

Vous vous appelez Speranza, comme ma mère! nous sommes orphelins tous les deux. Une rude enfance a agrandi votre âme, mes plus chers poëtes ont bercé votre esprit; à tous les signes, mon cœur reconnaît sa fiancée!... De ma vie, le bonheur ne passera

plus si près de moi! Speranza, répondez, m'aimez-vous? (Elle le regarde doucement sans lui répondre.) Vous m'aimez! sinon, pourquoi auriez-vous ainsi veillé sur moi? et pourquoi me l'auriez-vous appris? (Joignant les mains.) Vous m'aimez!

CLÉOSINA, émue, en lui montrant le masque qu'il tient à la main.

Qu'est-ce que vous tenez donc là?

ANGELO.

C'est, c'est... (A part.) Le signal convenu avec la princesse!... (Emmenant Cléosina sur la terrasse.) Je vais vous le dire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSA, GARIFU. Ils entrent par la gauche et vont vers la droite.

GARIFU, montrant les arbustes.

Arrêtons-nous sous ces ombrages, madame! Votre fête me fera mourir de fatigue et vous porterez mon tombeau sur l'estomac.

ROSA, s'asseyant à droite.

Dieu me préserve d'un remords aussi lourd!

GARIFU.

Que voulez-vous! *Far niente è libertà!* Être libre et ne rien faire, c'est l'épigraphe écrite à la première page de mon tempérament. Je n'ai de courage qu'en amour. (La musique a repris.)

ROSA, à Garifu en lui montrant Angelo et Cléosina debout à la fenêtre et se parlant avec amour.

Regardez-les donc, ils planent dans les firmaments bleus.

GARIFU.

Rejoignons-les...

ANGELO, bas à Garifu en redescendant la scène.

On dirait que tu me voles le cœur de la princesse!

GARIFU, de même.

Il faut bien que tout le monde vive! (Il va parler bas à Cléosina.)

ANGELO, à Rosa.

Eh bien, madame, que dites-vous de mon dernier doge?

ROSA, après avoir regardé Garifu en souriant.

Il m'indigne au plus haut point. Je dis que c'est vraiment un homme de trop sous le ciel, un monstre! (Rendant le pistolet à Angelo.) Tenez, délivrez-en la terre! tuez-moi cela.

ANGELO.

Vous êtes la bonté même! (A part.) Je suis libre! (Haut et se servant du masque que lui a remis Rosa comme d'un lorgnon pour regarder Garifu.) D'ailleurs, il est affreux, mon Garifu, avec cet air enchanté! cela tient peut-être à ce que je le vois près de Cléosina, ou bien à ce masque... vous m'avez dit qu'il me ferait voir les choses tout autrement. Tenez, regardez plutôt. (Il offre le masque à Rosa qui le prend, et tous deux, en se montrant les signaux rendus, se regardent en riant.)

ROSA.

Il faut donc prier pour... feu notre amour!

CLÉOSINA, qui a suivi des yeux.

Je ne crains plus rien! (Elle revient à Angelo, tandis que Garifu retourne vers Rosa.)

GARIFU, qui a pris le pistolet des mains d'Angelo, à Rosa.

Vous vouliez donc me faire tuer, là, madame! Avant le mariage, ça ne se fait pas! vous aurez le temps après!

CLÉOSINA, à Angelo.

Il est charmant ce sonnet que vous me lisiez là. (Elle montre la fenêtre de la terrasse; montrant ensuite la table.) Vous plairait-il de me l'écrire?

ANGELO.

Avec joie!

(Angelo s'assied devant la table. Minuit sonne sans qu'il y prenne garde. Forabosco et les autres domestiques paraissent, et sur un signe de Cléosina, ils enlèvent tout ce qui a été apporté dans l'entr'acte.)

ROSA.

Minuit! (A Garifu.) Écoutez.....

GARIFU, à Rosa qui à voix basse semblait lui expliquer ce déménagement.

Je comprends. Tout sera bien qui finira bien. Éloignez-vous un peu, tout à l'heure, (regardant le pistolet qu'il tient à la main) et laissez-moi seul avec lui.

ANGELO, lisant haut ce qu'il écrit et sans relever la tête, tandis qu'on emporte tout. — *Musique.*

SONNET.

A SPERANZA.

Il est sous le soleil un pays inconnu
Qu'aucun fleuve chanteur ne parcourt et n'arrose;
Qui n'est sur les atlas ni bleu, ni vert, ni rose,
Où Christophe Colomb ne fût jamais venu.
Là des fleurs et des fruits le germe est contenu
Dans un sol généreux; mais le soleil morose
Refuse ses baisers qui font croître la rose
A cette terre vierge au sein fécond et nu.

Cet immense désert où je veux vous conduire,
C'est le cœur du poëte, et ce cruel soleil
Qui peut y faire éclore un jardin tout vermeil,

C'est l'amour, ce doux feu qu'en vos yeux je vois luire.
Regardez-moi, madame, et le soleil levé
Va changer mon désert en paradis trouvé.

(A la fin du sonnet, la chambre est rentrée dans le même état qu'au premier acte. Garifu a dépouillé son costume de diable. Les deux femmes sont sorties par la terrasse. La musique cesse.)

SCÈNE VIII.

GARIFU, ANGELO.

GARIFU, à part.

Le voici tel que je l'ai laissé il y a trois heures! (S'avançant jusqu'auprès d'Angelo en faisant quelque bruit.) Ha! ha! je vois avec plaisir que vous m'avez accordé les trois heures de délai que je vous demandais. Maintenant, comme je n'ai qu'une parole, moi, je vous rends l'arme libératrice. (Il pose le pistolet sur la table devant Angelo.) Et je vous laisse vous tuer tout simplement... Allez!

ANGELO.

Çà mais! à quoi songes-tu? qu'est-ce que tu dis? d'où arrives-tu?

GARIFU.

J'arrive du café Florian, et je dis que c'est la fin des trois heures que je vous demandais, puisque minuit sonne.

ANGELO, se levant.

Te moques-tu de moi, misérable!... (Regardant par la chambre.) Mais quoi! plus rien! le calme! l'obscurité! le silence! Oh! mon Dieu! qu'éprouvé-je donc! je n'ai pas pris d'opium, j'ai encore ma raison. (Criant en marchant à grands pas.) Je suis bien éveillé! et je n'ai pas fait un songe!...

GARIFU.

Je ne sais pas, moi! vous aurez peut-être fait de la poésie. (Regardant sur la table.) Là, que disais-je!... vous avez vu quelque Cléosina par les yeux de votre muse; et en effet, vous m'avez tout l'air de rêver... Mais tenez. (Lui offrant le pistolet.) Le bruit que ceci va faire dans votre cervelle vous réveillera de ce songe-là et de tous les autres.

ANGELO, le repoussant de la main et regardant autour de lui.

Tais-toi! tais-toi!

GARIFU.

Est-ce que par hasard vous ne voudriez plus mourir?

ANGELO.

Oh! si tu savais à quel point tu m'irrites!...

GARIFU.

Dites donc, Excellence, c'est que ça me gênerait beaucoup, moi, si vous vouliez rester sur terre. Vous m'avez tout donné ici... et dame!.. j'en ai déjà disposé, moi! Je vais me marier, passez-moi l'expression, et ma dot c'est... vos œuvres posthumes dont je me fais l'éditeur... (Il lui offre le pistolet.)

ANGELO, le repoussant encore.

Peuh! c'est donc bien nouveau de mourir?

GARIFU.

C'est donc bien original de vivre? — d'entendre siffler ses drames et de réduire ses libraires à la mendicité? (Il lui offre encore le pistolet. Angelo le repousse. Il reprend.) Sans compter que je vous ai déjà pleuré beaucoup, moi! Ce sera donc pour rien que j'aurai versé tant de belles grosses larmes? Vous voulez donc empêcher mon mariage, et vivre lâchement comme le premier bourgeois venu, parce que vous aurez vu en songe une jupe de femme passer devant vos yeux?... Vous êtes donc sans pitié? Vous voulez donc que je me tue moi-même, moi qui n'ai pas mille bonnes raisons comme vous?

ANGELO.

C'est une lâcheté que de déserter son poste dans la vie... et si j'ai fait un rêve... (Avec éclat en apercevant le portrait de Cléosina.) Non ! je n'ai pas rêvé ! voici son portrait, c'est elle ! Speranza ! Speranza ! (Dans son mouvement il a envoyé loin de lui le pistolet que Garifu lui présentait toujours.)

GARIFU, allant le ramasser.

Allons ! allons ! maintenant, il ne mourra que comme moi, quand il ne pourra plus faire autrement. (Allant au fond.) Revenez, mesdames... (Rosa et Cléosina reparaissent.) Il est guéri ! il vivra ! (A Rosa.) Moi, madame, ne me laissez pas mourir ! (Il lui baise la main.)

FORABOSCO, paraissant, surprenant cette galanterie, et se cachant le visage sous sa main.

Ah ! encore !...

SCENE IX.

ANGELO, CLÉOSINA, ROSA, GARIFU, FORABOSCO, Divers invités.

ANGELO, allant à Cléosina.

Cléosina ! Speranza ! parlez, expliquez-moi mon songe ! dites-moi ce qui s'est passé ici cette nuit ! apprenez-moi quels sont les gens qui vous entourent !...

ROSA, CLÉOSINA et GARIFU.

Des comédiens.

ANGELO, retombant assis.

Des comédiens !... Et je ne l'ai pas deviné !...

ROSA.

C'est que nous avons bien joué, seigneur ; et votre suffrage doit flatter surtout la Rosalinde, (saluant) votre servante, que là, tantôt, vous n'avez pas voulu croire.

ANGELO, à lui-même.

Des comédiens !

FORABOSCO.

Des comédiens.

ANGELO, se relevant.

Mais encore, que veut dire ?... (La musique reprend jusqu'à la fin.)

ROSA, l'interrompant.

Cela veut dire, poëte, qu'il faut redescendre sur la terre de tout le monde pour y apprendre en langage vulgaire que notre camarade Cléosina vous aime. Nous la retrouvâmes à Venise ; elle se confia à nous. Vous vouliez mourir ; elle voulait vous voir vivre et songeait à vous sauver en vous donnant ici même quelque fête. Un tel projet, c'était l'étincelle sur la poudre dans nos cerveaux brûlés au soleil de la Bohême... Et c'est moi qui, la tête pleine de comédies, ai inventé celle qui vient de finir.

CLÉOSINA.

Nous avons appris vos vers, nous avons chanté vos chansons ; nous vous avons fait sourire, espérer, vivre, aimer peut être !... nous pardonnez-vous ?

ANGELO, la regardant avec amour.

Ah !

GARIFU.

La morale de cette folle nuit, c'est que lorsqu'on veut se tuer, il faut commencer par bien fermer sa porte.

ROSA.

Non !

C'est qu'on calcule mal en se faisant mourir.
A neuf heures sonnant de la vie on s'échappe,
A neuf heures un quart chez vous le bonheur frappe.
Et comme on n'entend plus on ne va point ouvrir.

76936

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.